

Introduction

POUR MIEUX COMPRENDRE L'HISTOIRE DE LA CHINE

Diversité des perspectives historiques

Que l'histoire chinoise soit mieux connue des Chinois, tout comme l'histoire occidentale est mieux connue des Américains et des Européens, voilà qui est à l'origine de bien des divergences de point de vue entre la Chine et le reste du monde. Les Chinois savent fort bien, par exemple, que les chefs tribaux mandchous baptisèrent leur nouvel État « Qing » en 1636, année que les Américains (tout du moins ceux qui habitent dans la région de Boston) se remémorent comme étant celle où fut fondée l'université de Harvard, la première du Nouveau Monde. Lorsque les Mandchous prirent le pouvoir en Chine, ils étaient deux millions pour cent vingt millions de Chinois. Leur dynastie, celle des Qing, régna pendant 267 années, période à l'issue de laquelle les Chinois étaient quatre cents millions d'habitants. À mi-course, dans les années 1770, la dynastie Qing, qui gouvernait l'empire depuis Pékin, ajouta au nombre de ses conquêtes la Mongolie, l'Asie centrale et le Tibet. Au même moment, quelques millions de rebelles américains, regroupés en treize colonies, déclaraient leur indépendance vis-à-vis de la Grande-Bretagne.

À présent que les États-Unis, succédant à la France du XVIII^e siècle et à l'Angleterre du XIX^e siècle, sont la nation souveraine, il est plus nécessaire que jamais de mettre l'histoire en perspective. Avec la Chine, l'économie de marché de la démocratie américaine fait face à la dernière dictature communiste. Or, derrière le communisme chinois se dissimule la plus ancienne tradition autocratique du monde. Aujourd'hui, la Chine s'efforce de parvenir à la modernisation de son économie sans le secours de

cette démocratie représentative que les Américains voient comme le don unique et salvateur qu'ils font au monde. Les citoyens américains, qui sont enclins à éreinter la dictature chinoise, seraient bien avisés de se souvenir des difficultés de leur propre nation dans l'exercice de la liberté et du pouvoir, ce qui revient à mettre en question sa capacité à servir de modèle pour la transformation de la Chine contemporaine. Le gouvernement des États-Unis a lui aussi connu des périodes difficiles au cours des dernières décennies. Pour des raisons que l'on ignore encore et que l'on préfère ne pas interroger, ce pays a connu l'assassinat d'un de ses présidents. Un autre a été poussé à la démission afin d'éviter une procédure de destitution pour parjure. Plus récemment encore, un président, issu d'Hollywood, a vécu une vie rêvée, se mentant à lui-même et au public pour que tous se sentent bien, mettant fin à la guerre froide tout en créant une classe inférieure indigne de la démocratie américaine. Au même moment, dans la lointaine Chine, le président Mao Zedong tuait des millions et des millions de Chinois tout en parlant d'une révolution issue de la lutte des classes. En 1989, son successeur, lorsqu'il dut faire face à des militants de la démocratie, était si imprégné de la tradition autocratique de la Chine qu'il commit l'erreur de leur envoyer les chars, causant ainsi la mort de centaines d'entre eux à l'heure des journaux télévisés.

De nos jours, les vieux dirigeants de Pékin ne veulent pas voir leur pays submergé par les produits de la culture populaire mondiale. Pendant ce temps, les universités américaines accueillent 4 000 étudiants chinois parmi les plus brillants, et leur souhaitent de pouvoir penser librement aux problèmes de la modernité. Les Chinois doivent réduire leur taux de natalité pour éviter que le pays ne croule sous une population de 1 200 000 000 d'habitants. Avec le contrôle des naissances et l'avortement, l'infanticide des filles demeure un moyen pour y parvenir. Pendant ce temps, de nombreux Américains voudraient sauver chaque fœtus humain, tous étant sacrés à leurs yeux, sans avoir à prendre en considération quel pourrait être leur futur ou ce qu'en pensent leurs mères.

Au milieu de cette accumulation de situations ironiques, étranges et poignantes, une question demeure sans réponse et hante tous les patriotes chinois d'aujourd'hui. L'empire chinois des Han est contemporain de l'Empire romain, et il fut même

plus vaste que lui. La civilisation chinoise fut autrefois la civilisation la plus avancée du monde, l'égale de celle de la Rome antique et bien plus grande que la civilisation de l'Europe médiévale. L'historien de l'économie Albert Feuerwerker, tout prévenu qu'il fût contre les dangers de l'hyperbole, affirmait qu'entre l'an 1000 et l'an 1500 apr. J.-C., « aucune comparaison relative à la productivité agricole, aux capacités industrielles, à la prospérité des villes et au niveau de vie (sans même parler de la sophistication administrative et des réussites culturelles) ne pourrait avoir pour résultat de placer l'Europe sur un pied d'égalité avec l'empire chinois ». Alors pourquoi la Chine s'est-elle laissée distancer à l'époque moderne ? Comment en vint-elle à être si ignominieusement dédaignée par les impérialistes occidentaux et même japonais de la fin du XIX^e siècle ?

Les réponses se trouvent en partie en Chine, en partie en Occident. Depuis que la révolution industrielle a débuté en Grande-Bretagne vers 1750, la science et la technologie ont radicalement transformé le monde moderne. Depuis 1978, la « modernisation » constitue l'objectif national de la Chine. Le roman d'un grand peuple qui s'efforce de réussir son retour dans la modernité est ici particulièrement émouvant, tant le peuple chinois a la conviction, toujours résiduelle, de sa supériorité innée. Le XX^e siècle a, de façon générale, reconnu la qualité remarquable des bronzes Shang, des peintures Song et d'autres éléments de l'héritage chinois. Et depuis 1950, Joseph Needham et ses collaborateurs ont décrit, dans les quelque quatorze volumes qui composent l'ouvrage intitulé *Science and Civilization in China*, toute la gamme, impressionnante, des découvertes et des inventions que l'on doit à la Chine, qui vont beaucoup plus loin que celles bien connues du papier, de l'imprimerie, de la poudre à canon et de la boussole. Pour Nathan Sivin, ce n'est que d'un point de vue superficiel que la science chinoise et la science européenne prémodernes ont plus de points communs qu'elles n'en ont toutes deux avec la science moderne. Bien que l'Europe ait hérité de modes de pensée qui la préparaient mieux à l'esprit scientifique, il n'y avait, ni ici, ni là-bas, de véritable lien entre la science et la technologie, entre la théorie du savant et la pratique de l'artisan. Les relations dynamiques qu'entretiennent la science et la technologie sont une création moderne.

Sivin fait également observer comment, par exemple, pour efficace qu'ait pu être, pour les besoins du calcul, l'abaque chinois, le fait qu'il se limitât à une douzaine de chiffres et le caractère linéaire de sa numération le rendaient incapable de servir au développement de l'algèbre. Il ajoute que l'absence relative d'innovations mathématiques en Chine entre 1300 et 1600 a peut-être été le prix à payer pour les multiples avantages que cet instrument présentait. Nous avons là un exemple de la manière dont la précocité technologique de la Chine a pu par la suite être cause de son retard. On pourrait même avancer l'idée que ce fut la supériorité de la Chine des Song qui, à partir de 1800, devint la cause de son retard, comme si tout grand accomplissement portait en lui les germes de son ossification.

La précocité de la Chine, reconnaît-on aujourd'hui, ne se limitait pas aux arts et à la technologie. Quelle que soit la définition qu'on en donne, un État autocratique fit son apparition en Chine, pourvu d'institutions bureaucratiques, d'archives, d'un système de recrutement de fonctionnaires au mérite ou par concours, et assurant un contrôle centralisé de l'économie, de la société, des lettres et de la pensée. Cette autocratie chinoise annonçait l'essor de l'État moderne absolutiste du XVII^e siècle européen. Mais tous les concepts puisés dans nos sciences sociales, qui procèdent de notre histoire occidentale et de la multiplicité de ses expériences, demeurent inadéquats dès lors qu'il s'agit d'embrasser les accomplissements de la Chine ancienne.

Si nous désirons découvrir quelles sont les raisons humaines et sociales qui expliquent pourquoi la Chine s'est retrouvée à la traîne de l'Occident à l'époque moderne, il nous faut étudier de plus près sa préhistoire et bien d'autres caractéristiques de cette grande civilisation qui ont pu jouer un rôle retardateur. Efforçons-nous donc d'identifier les éléments essentiels à la compréhension de la Chine.

Géographie. Le contraste entre le Nord et le Sud

La diversité de la Chine est tout d'abord visuelle. Aux yeux du voyageur volant à travers les vastes nuées grises, brumeuses et ensoleillées de la Chine continentale, deux images typiques se

dressent devant lui, l'une représentant le Nord, et l'autre le Sud (carte 1). Depuis la plaine aride de la Chine du Nord jusqu'au sud de Pékin, où la civilisation chinoise connut sa première floraison, on peut contempler en été une interminable étendue de champs verdoyants, parsemés de masses colorées d'un vert plus foncé : ce sont les arbres des villages. Cela ressemble fort au *Middle West* américain d'il y a quelques décennies, où des fermes et leurs bosquets jalonnaient le territoire à peu près tous les kilomètres. Sauf que, là où il y avait aux États-Unis, pour un champ de culture de maïs, une seule ferme, on trouve dans la plaine de la Chine du Nord, aux mêmes intervalles, des villages entiers. Là où une famille américaine de l'Iowa ou de l'Illinois vivait au milieu de ses champs, avec ses granges et ses hangars, en Chine, des communautés entières de plusieurs centaines d'individus vivent dans leurs villages arborés. Le peuple américain, malgré son fond de culture paysanne, n'a aucune idée du phénomène de densité de population qui conditionne subtilement chaque action, chaque pensée du paysan chinois.

En Chine du Sud, le tableau est assez différent, et il ne ressemble à rien de ce à quoi les Américains sont accoutumés. Durant la plus grande partie de l'année, les rizières présentent à l'observateur qui les survole leurs surfaces submergées d'eau. Ces terres sont verdoyantes et vallonnées. Les cultures en terrasses y gravissent les monts de degrés en degrés, atteignant presque leurs sommets avant d'en dévaler les versants opposés. Les lignes que forment leurs parois épousent le terrain à la manière des contours tracés par les géographes sur leurs cartes. En effet, vu du dessus, le dessin sinueux des rizières en terrasses forme comme un indice visuel de la pente des vallées : les champs aux contours étroits et concaves touchent les sommets, tandis que les terrasses inférieures vont s'élargissant à mesure qu'elles descendent jusqu'au fond des vallées. De nombreux chemins de pierre grise les traversent et y tracent une sorte de labyrinthe intérieur. Lorsque le soleil est levé, on le voit depuis les airs se refléter de tout son lustre sur l'eau des rizières. Il semble alors briller à travers les champs, de sorte que tout cet ornement de lignes formées par les terrasses, les chemins et les sommets semble courir sous les yeux de notre observateur comme sur un